

AMÉLIE MURAT

A decorative border in the shape of a laurel wreath, composed of two rows of stylized leaves and berries, framing the title text.

**Humblement,
sur l'autel...**

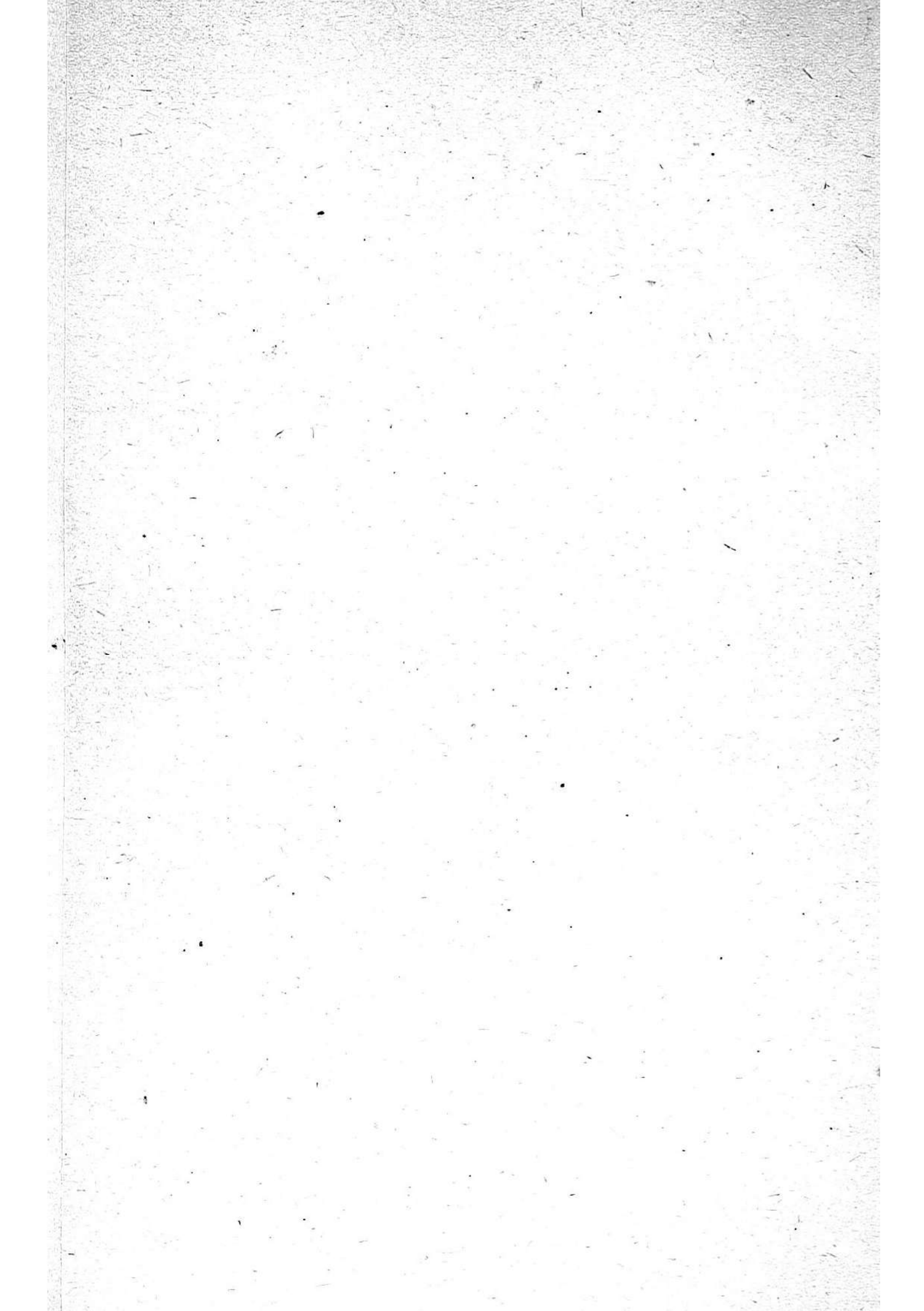
1914-1919

JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, RUE RACINE — PARIS-VI^e

1919

À Madame Tarissier,
en très sympathique
hommage de l'auteur

André Maurois



Humblement, sur l'autel...

DU MÊME AUTEUR

D'un cœur fervent, Sansot, 1906.
Le livre de poésie, Sansot, 1912.

A PARAÎTRE :

Bucoliques d'été.

AMÉLIE MURAT

Humblement, sur l'autel...

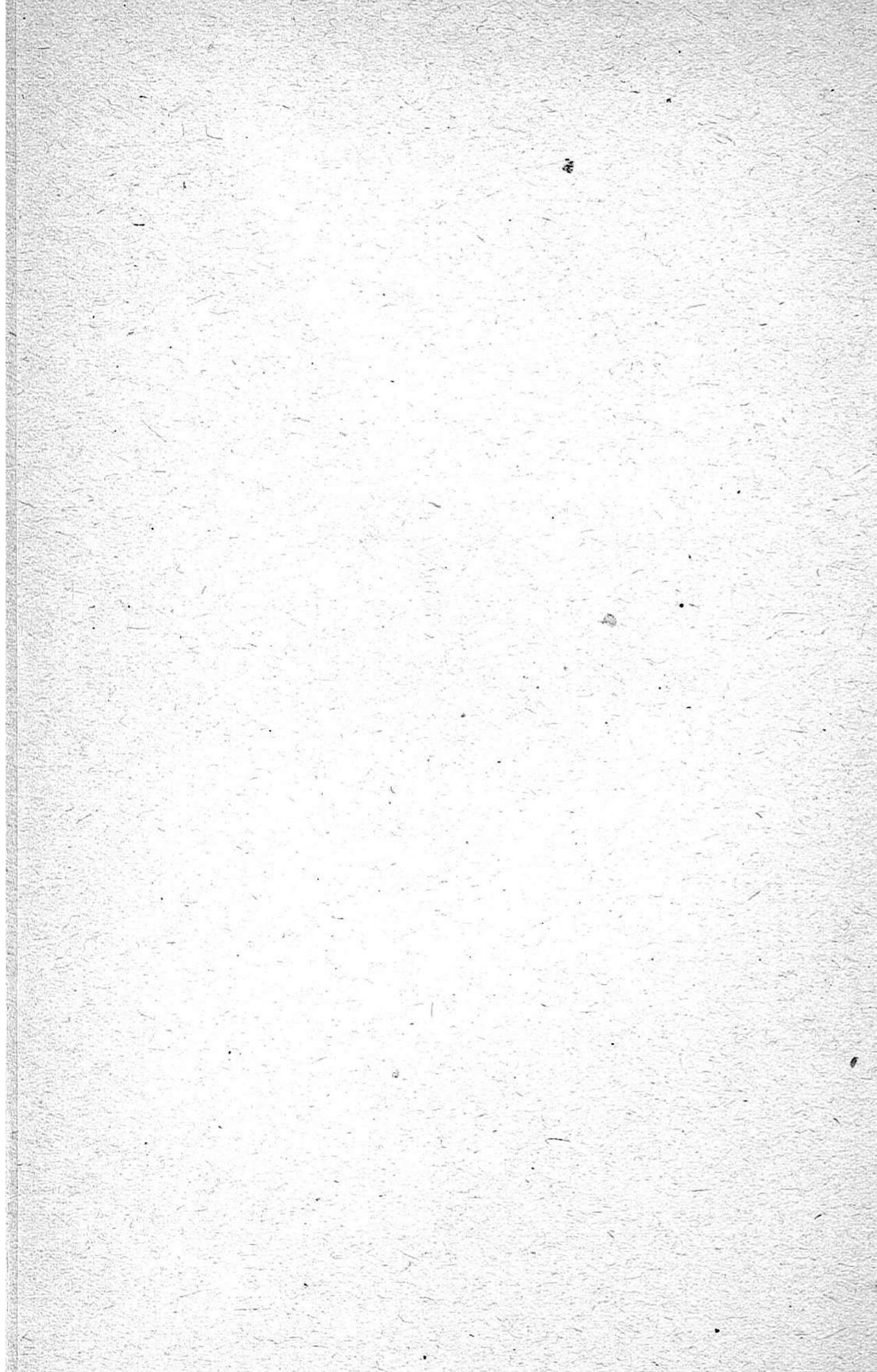
1914 - 1919



JOUVE & Cie, ÉDITEURS

15, RUE RACINE — PARIS-VI^e

1919



LIMINAIRE

*Humblement, sur l'autel où d'autres ont laissé
Leur espoir, leur amour, leur vie ardente même,
J'apporte mon offrande... et ce n'est qu'un poème,
Plainte lyrique où pleure un sanglot cadencé.*

*Des mots, quand l'acte seul a sauvé ta fortune,
Patrie... Ah! qu'il est pauvre, anxieux, hésitant,
Le geste qui, brûlé par ta gloire, lui tend
Cette cueille du jour, vainement opportune!*

*Mais comme on sanctifie au clair de l'ostensoir,
Pendant la Fête-Dieu dont s'accomplit l'Octave,
La gerbe sans prestige, à peine un peu suave,
Que dans la chambre close on suspendra, le soir :*

*J'élève des deux mains mon inutile offrande,
Face à ton paysage, à ton souffle, à ton ciel,
Pour que dans le secret du pacte rituel,
Un rayon de ta grâce, en sa forme, descende;*

*Et ce féal hommage absolvant mon remords,
Contre ton sol sept fois sacré, je la dépose,
Comme l'unique, et grave, et douloureuse rose,
Que je puisse effeuiller sur les pieds de tes Morts...*



SAMEDI, 1^{er} AOUT 1914

Ce samedi d'été, calme comme un dimanche,
Appuie à la colline où fleurit mon jardin
Son beau ciel onduleux qui floconne et qui penche...

L'horizon que la courbe élyséenne atteint,
Mêle au repos des toits le rythme du feuillage,
Et le pré bucolique au fronton citadin.

Voici la ville, avec le lent pèlerinage
Des clochers dont la croix haute paraît bouger...
Le petit bourg qui tient dans l'ombre d'un nuage.

Blanc comme l'aubépine à l'entour d'un verger,
Du linge, au frais battoir des brises, s'abandonne ;
Une fumée allonge un panache léger.

La vie a sa figure heureuse et monotone ;
Des maçons rient au bord d'un faite, et l'on entend,
Sur la route, la voix d'un enfant qui chantonne.

Ce rameau de lilas que l'air agite et tend,
Semble un bras curieux et gai, qui fait un signe,
Et jamais mes rosiers ne fleurirent autant.

Je regarde, à travers l'ample bosquet de vigne,
Berge où le flot du ciel commence à dériver,
Un nuage indolent louvoyer comme un cygne...

Pardonnez-moi, mon Dieu, si j'ose encor rêver
A la forme confuse et chère d'un poème,
Au bonheur incertain qui pourrait m'arriver...

Car je pense à ma vie, à mon œuvre, à moi-même :
Tandis qu'avertissant le soir crédule et doux
De quelque magnifique et dangereux baptême,

Sur la ville, une cloche épand ses premiers coups...

* * *

Une cloche. Et je songe à l'immense musique
Dont s'emplira, ce soir, miraculeusement,
Le vertige étoilé du silence helvétique.

Souvenir dont ce clair métal s'est fait l'aimant :
J'évoque les bûchers de joie au bord des routes,
Les bateaux lumineux épars sur le Léman,

Où les fins carillons cristallisent leurs gouttes...
Une cloche a sonné, — je ne sais pas pourquoi,
Puis une autre, et puis deux, et trois, et quatre, et toutes !

Alors, le cœur saisi d'un violent émoi,
Je marche dans l'allée opportune ; mon rêve,
Comme un bouquet flétri, s'est détaché de moi.

J'interroge la ville ardente, d'où s'élève
Ce grondement multiple, infatigable et sourd,
Où chaque étroit clocher pointe au ciel, comme un glaive !

J'ai regardé la ville, et consulté le bourg :
Déjà, sur sa torpeur docile et bénévole,
Eclate l'orageuse alerte du tambour.

Tout l'espace frémit d'hirondelles, qu'affole
Ce tumulte lancé par vingt tours à la fois ;
Et c'est comme un tocsin silencieux, qui vole !

Perdue est la chanson enfantine. Je vois
Les maçons désserter leur tâche interrompue ;
Roulements de tambour suivis d'échos de voix :

C'est le garde qui fait l'appel, de rue en rue...
Les mots, dont un jour proche attestera le prix,
Révélés à la foule aussitôt accourue,

Je ne les entends pas... qu'importe, j'ai compris !

* * *

La guerre ! Mes rosiers lourds d'égoïste sève,
Pouvez-vous pavoiser de votre doux éclat
Ce grand soir héroïque où s'effeuille mon rêve ?

Mes songes et vos fleurs : est-ce que tout cela
Peut résister au brusque et glorieux vertige,
Que je sens tournoyer et bondir jusque-là ?

N'allez-vous point, j'attends ce suprême prodige,
Répandre votre gerbe inutile, et du sang
Ne va-t-il point rougir la plaie, à chaque tige ?

De quel enthousiasme élu, grave et puissant,
Tressaille, à ce moment sacré, l'âme française,
En tous les lieux où l'on est deux, où l'on est cent !

De jeunes hommes vont chantant *la Marseillaise* ;
Des femmes, dans l'adieu, retiennent un long cri
Sur leur bouche éperdue et qu'une bouche baise...

Moi, je suis seule au bord d'un jardin trop fleuri,
Et je n'ai pas d'amour dont le pays réclame
L'abandon courageux, passionné, meurtri...

Non, Dieu le sait, pas même, au plus caché de l'âme,
Le sentiment qui brûle et s'exalte en secret,
Et ne doit rayonner sa chaleur ni sa flamme.

Seule en mon jardin calme et mon cœur sans regret,
Sous le grand soir qu'un jour immense est prêt à suivre,
Je pleure d'un émoi que mon être ignorait !

Ce n'est plus mon destin temporel qui m'enivre,
Désirs, orgueils, bonheurs, tout le poème humain
Où s'incarnent la force et la douceur de vivre :

J'ai tout sacrifié, comme on jette en chemin
Dans l'instinctif sursaut des minutes d'alarmes,
La coupe de cristal qu'on tenait à la main.

France, dont j'honorais les droits moins que les charmes
Enclos pour mon regard dans le simple horizon
Qui m'apparaît plus cher et plus beau sous mes larmes ;

Toi qu'au delà du sol où pose ma maison,
Où mes morts bien-aimés dorment au cimetière,
Elargissent mes yeux, mon cœur et ma raison ;

Toi dont je sens, de ma province à la frontière,
Palpiter l'unanime et profond battement,
Et que je crois serrer dans mes bras, tout entière :

France, il n'est plus que toi qui comptes, — maintenant !



TRAIN NOCTURNE

Nuit d'été, qui profonde, exquise et favorable,
Donne l'étoile à l'ombre et la rosée au sable,
Mais dont l'attrait voluptueux n'importe plus...
Nuit où les cœurs brûlants et tristes sont élus
Pour les grandes douleurs, serves des grandes causes;
Nuit où dans les maisons désespérément closes,
Les lèvres des époux, qui sentent se briser
La coupe confiante et chaude du baiser,
Boivent son dernier flot troublé d'un goût de larmes;
Nuit où la douce lampe accuse un reflet d'armes,
Où l'on pose un képi près d'un berceau d'enfant...
Où quand, pour rafraîchir un peu l'air étouffant,
Sur le sombre infini la fenêtre est ouverte,
On perçoit tout à coup, comme un signal d'alerte,
La marche haletante et rapide d'un train
Qui porte des drapeaux, de la chair, de l'airain,
Tout le trésor secret d'un matin de bataille,
Blesse l'obscurité d'une invisible entaille,
Et va, sans ralentir sa course et son effort,
Héroïque et sinistre, en hurlant à la mort !

PAYSANNES

« Nous n'avons pas le temps de pleurer, nous, les femmes
Des paysans partis aux jours de la moisson ;
Ce grand coup de tocsin qui donna le frisson,
Les rivières en sang près des forêts en flammes,
Et loin de l'ennemi, nos villages troublés,
N'empêchent le soleil de luire sur les blés,
Où déjà les épis pointent, comme des lames.

Certe, un émoi profond fit ployer nos genoux,
A les voir disparaître, eux, vaillants, chers, utiles ;
Et nous avons, ainsi que les femmes des villes,
Un cœur sensible et chaud pour qui l'amour est doux...
Mais lorsqu'au foyer vide abonde plus d'ouvrage,
Ce n'est pas le moment de perdre son courage :
On est prompt à l'effort et dur au mal, chez nous !

Quand nous rentrons, le soir, après la tâche faite,
Les enfants assoupis, on est vraiment trop las
Pour bercer son chagrin familial dans ses bras.
Car le deuil est un luxe, aussi bien que la fête ;
Et par ces mois d'été trop courtes sont les nuits,
Pour qu'on y puisse, à l'aise, étendre ses ennuis
Dans le lit clos d'une ombre où tout reflet s'arrête.

Dès l'angélus, sortant le char et les outils,
On gagne les blés mûrs, et le travail commence ;
La terre où leur espoir dispersa la semence,
Leur gardait sa moisson prospère : ils sont partis...
Le champ abandonné présage de longs jeûnes ;
C'est pourquoi nous prenons leur place, nous, les jeunes,
Et les vieilles, au bourg, amusent nos petits.

Parfois, lorsqu'au plus clair du jour, on se relève
Pour boire une gorgée ou s'essuyer le front,
Que la cadence des faucilles s'interrompt ;
A cet instant doré de silence et de trêve
Où le vent large et pur a l'odeur du pain bis,
Nous sentons en secret, sous nos humbles habits,
Nos seins battre d'orgueil, d'héroïsme et de rêve...

Comme il est simple, et grave, et beau, notre destin !
Il fallait qu'au pays chacun, sinon chacune,
Offrit sa part d'amour, de vie ou de fortune,
Et vint à son devoir, les bras forts, le cœur plein :
Eux, nos hommes, — jamais leurs mains ne furent vaines,
Apportent au combat tout le sang de leurs veines...
C'est nous, les femmes, nous qui donnerons le pain !)

UN PAUVRE HOMME

« Comme je suis trop vieux pour partir à la guerre,
Moi dont la pleine force a vu soixante-dix,
Que je n'envoie au feu cadet, filleul ou fils,
On croit que le malheur du temps ne m'atteint guère...

Le logis misérable où tâtonne ma main
Ne semble pas, ce soir, différent de la veille ;
Mais mon âme est plus triste, et ma chair est plus vieille,
Et je n'ai plus le goût de vivre pour demain.

Mon cheval, brave et doux, qui partageant ma tâche,
Restait à mon repos le meilleur des amis,
Aux soldats recruteurs, je l'ai pourtant remis !...
Et je me sens faiblir de chagrin, presque lâche !

Tandis qu'ils l'emmenaient, comme c'était leur droit,
Et que déjà l'un d'eux le prenait pour monture,
J'ai dit : « Ayez bien soin de lui... la couverture
Protégera son dos cette nuit, s'il fait froid. »

Sans me répondre, l'homme a haussé les épaules,
Jugeant que la douleur m'enlevait ma raison ;
Mais lui s'est retourné, soudain, vers la maison,
La grange, la prairie et le bouquet de saules ;

Puis vers moi, — si souvent mon geste l'appela
Et le fit bondir d'aise à ma tranquille approche,
Avec un tel regard de plainte et de reproche,
Que jusque dans la mort, me suivront ces yeux-là...

Maintenant, je suis seul près de l'étable ouverte,
Pauvre comme un vieillard qui sort de l'hôpital ;
Le silence, où le jeu d'un sabot amical
Ne jette plus son bruit, me raconte ma perte...

Un train, sous le ciel noir, a sifflé tout à coup ;
Ceux qu'aux lignes du front sa brusque étape emmène,
N'osent pas espérer revoir leur gai domaine,
Ni les enfants câlins qui leur sautaient au cou !

Ces vaillants, si leur corps tremble de lassitude,
Savent pour quelle cause ils vont risquer leur sang ;
Et l'amour du pays leur est le vin puissant
Qu'on boit, grave et debout, avant un travail rude.

Mais les chevaux blessés tombant sur leurs genoux
Dans l'assaut furieux de la charge ennemie,
Et près des soldats morts traînant leur agonie,
Qu'est-ce qu'ils peuvent bien, mon Dieu, penser de nous !

Est-il vrai, ce malheur qui brise mon courage ?
Vrai-je comme hier, au bord du râtelier,
M'assurer qu'il est là, content et familier...
A quoi bon ? ce serait pour pleurer davantage.

Mais quand j'ai tant de peine au cœur en y songeant,
Quand ses yeux sur les miens sont toute ma mémoire :
S'il allait m'accuser d'ingratitude, et croire
Que je l'ai vendu, lui, vendu... pour de l'argent ! »



VISAGES

Les plus indifférents visages de ma race,
Depuis qu'un feu subtil les a transfigurés,
S'inscrivent dans mon âme, avec les traits sacrés
Qu'au voile évangélique, empreint la Sainte Face...

Visages des blessés revenus de là-bas.
Trahissant, d'un regard moins discret que leurs bouches,
La splendide lueur des aurores farouches
Que leurs plus chauds récits ne célébreront pas.

Visages de tous ceux qui n'ont su de la guerre,
Du fond d'un bourg obscur, pacifique et lointain,
Qu'un grand deuil, abattu sur leur pauvre destin
Comme un ouragan fou sur la moisson précaire.

Visages des vieillards, où dans les plis anciens
La douleur d'aujourd'hui s'émeut, tressaille et pleure...
Qui n'auront de détente et de repos, qu'à l'heure
Où, dans la mort, chacun rencontrera les siens.

Visages féminins, meurtris par la souffrance,
Dont le charme poignant dépasse la beauté,
Car sous le mince albâtre où leur songe est sculpté,
La flamme intérieure éclate, en transparence.

Visages des enfants, craintifs et curieux
De sentir sur leur front le souffle ardent du drame,
Et qui, pour voir un peu, haussent leur petite âme
A la claire échappée ouverte de leurs yeux...

Tous, je les reconnais, les compare et les scrute ;
Nul n'est pareil à l'autre, et chacun d'eux m'est cher...
Ils condensent l'esprit, dont le sol est la chair,
Du pays exalté par l'épreuve et la lutte.

Trop longtemps, la douceur des sites et des ciels
Détourna mon regard de la présence humaine :
A vos simples leçons l'angoisse me ramène,
Frères qui m'apprenez les mots essentiels !

Quand je vais dans la foule, où le hasard nous mêle,
Avec mon rêve aimant dont vous ne savez rien,
Je sens, de vous à moi, palpiter un lien
Fait de longue attirance et de ferveur nouvelle.

Car la même patrie au bienveillant terroir,
La même langue où flotte une vieille musique,
La parenté du sang et de l'être physique,
Et le même péril, suivi du même espoir :

Ce grand rythme commun joignant des sorts contraires,
Crée un irrésistible et merveilleux aimant...
Et marchant dans vos pas blessés, je puis vraiment,
De la bouche et du cœur, vous appeler mes frères !

Et je voudrais, trouvant mon fardeau trop léger,
Retirer de vos bras et prendre à mon épaule .
Un peu de la détresse immense qui me frôle,
Et souffrir votre mal, jusqu'à vous soulager...



LA GARDE AU CIEL

Le doux ciel matinal s'éploie,
Tissé de brume et de soleil,
Comme un voile d'or et de soie
Prêt pour la danse ou le sommeil.

Belle aux paupières mi-fermées,
La ville, encor vague et rêvant,
Par les bras clairs de ses fumées,
S'étire et s'offre au jour levant.

Le fleuve est blond, la rive est bleue ;
Les thyrses gonflés des lilas
Ont-dû fleurir dans la banlieue,
Où les amoureux n'iront pas...

Et vers la lumière tranquille.
Aurore d'un ciel étoilé,
Qui couvre et submerge la ville,
L'oiseau géant s'est envolé !

Sur son aile blindée et droite,
Prompte à toucher le but choisi,
S'allume l'éclair dont miroite
Le canon tendu d'un fusil.

La nue ouverte à son passage
Fête ce vif alérion,
Car son éblouissant sillage
La traverse comme un rayon...

Et tandis qu'il tournoie et vole,
Vibre, en la bleuâtre torpeur,
Son bruit d'orage bénévole,
Dont les martinets n'ont pas peur.

— Beau guetteur à la force agile,
Immense mouette d'argent
D'une mer sans bord et sans île,
Poursuis ton essor diligent.

Vers les libres marches de France,
Les jeunes hommes sont partis :
A toi la garde et la défense
Des foyers qu'ils ont bâtis !

Sous ton large élan circulaire
Qui semble cerner l'horizon,
Voici que la ville s'éclaire,
Dévoilant fleuve, arbres, maisons...

Elle a ses clochers, dont les cloches
Sauront sonner l'alléluia ;
Ses ponts joignant les rives proches,
Où plus d'un rêve s'appuya ;

Ses seuils frais lavés, où les femmes,
La main sur leurs cils palpitants,
Sentent refluer dans leurs âmes
La douceur triste du printemps...

Ses parcs de frileuse verdure
Où des enfants, l'espoir aux yeux,
Lancent vers ta haute aventure
Leurs cerfs-volants audacieux.

Elle a son passé, son histoire
Dont l'honneur ne peut pas finir ;
Ses murs ensoleillés de gloire,
Ses aîtres chauds de souvenir.

A toi d'en protéger le songe,
Veilleur terrible et souriant...
Parcours l'espace où ton vol plonge,
Scrute le nord et l'orient ;

Pour qu'au matin d'apothéose
Où reviendront les combattants,
Ils trouvent, chez eux, chaque chose
Telle qu'ils l'ont vue en partant :

Les saints de pierre dans leurs niches,
Les saints d'émail sur leurs vitraux,
Les quais où dorment les péniches,
Où vont boire les passereaux ;

La maison secrète, qu'indique
Un doigt près d'un rideau levé...
— Et calme, et ferme, et magnifique,
Leur grand Paris, qu'ils ont sauvé !



POUR LA VICTOIRE

Elle viendra. La route est à peine frayée,
Où doit se dérouler son cortège lointain ;
Si son avènement est promis au matin,
A peine atteignons-nous la fin de la veillée...

Mais couchez votre oreille infirme sur le sol ;
Faites silence, ô vous dont la peur doute d'elle :
Entendez-vous son pas véridique et fidèle,
Puissant comme une charge, et libre comme un vol ?

Elle viendra. Ses pieds d'amante et de guerrière,
Que pressaient, dans leur soif, les lèvres des mourants,
Quand son ombre divine éblouissait nos rangs,
Seront ternis de pleurs, de sang et de poussière...

Mais sa robe qu'émeut son corps souple et hardi,
Tout emportée encor par l'élan des rafales,
Aura le déploiement des couleurs triomphales
Qu'on salue au sommet d'un étendard brandi !

Ses reins arqués, son aile auguste et vengeresse,
Evoqueront la grave et terrible beauté
De Celle dont le fier symbole fut sculpté
A l'avant des esquifs prodigieux de Grèce.

Mais les bras forts, les mains sûres, le noble chef
Q'on n'a pas exhumés des champs de Samothrace.
Seront de notre temps, notre sol, notre race,
Et prêts à commander ou bénir notre nef.

Les héros qui mouraient pour la France immortelle,
Face à l'héréditaire ennemi, la voyant,
Sœur de l'aurore, poindre au farouche orient,
Dans un ultime effort, attesteront : « C'est Elle ! »

Comme le vent rapide et clair de messidor
S'allonge sur la plaine et suit la moisson mûre,
Aux buissons des chemins volera son murmure,
Et bondira le rythme ardent de son essor.

Les cloches qui baissaient la voix, endolories
D'avoir carillonné l'effroyable tocsin,
Pour sa juste revanche et son triomphe saint
Retrouveront l'accent des plus belles fêtes.

Les bourgs tressailliront du chaud frémissement
Qui les gagne, au retour des chars comblés de gerbes ;
Jeunes filles, vos yeux caressants et superbes
Etancheront la soif du premier régiment.

Ceux dont le deuil sanglant a payé son baptême,
Et le bonheur détruit, composé sa rançon,
Devinant qu'elle attend cet immense unisson,
D'un cœur désespéré, l'acclameront quand même !

Les vieillards que son jour splendide rappela
De l'ombre funéraire où la Parque les pousse :
« Notre fin, diront-ils, nous semblera plus douce,
Puisqu'il nous fut donné de vivre jusque-là ! »

Et dédaignant l'orgueil des fastes éphémères,
Son souffle animera d'inaffables transports,
Dans les tombeaux récents, la poussière des morts,
Et les fils des héros dans le sein lourd des mères.

Elle s'avancera, foulant tous nos sentiers
Avec le radieux prestige d'une épouse,
Et les décombres noirs verdiront en pelouse,
Où poseront ses pieds nus et glorifiés.

Elle entrera : « Je viens, non comme une passante
Dont le choix versatile a nommé vos drapeaux ;
Mais pour trouver, chez vous, ma tente et mon repos,
Si peu que votre accueil favorable y consente... »

Et tous, l'interrogeant d'un regard anxieux,
Sur sa face, verront sa double loi s'inscrire :
« Paix... » embaume la fleur fraîche de son sourire ;
« Vigilance ! » avertit le feu pur de ses yeux.



ÉPITAPHES

D'un engagé volontaire de dix-sept ans.

Tu chérissais la vie et ses primes douceurs,
Adolescent aux mains fraîches de jeune fille :
Le canot sur le lac où l'occident brasille,
Le tennis enjoué qui plaisait à tes sœurs
Dont quelque amie aux bras charmants frôla ton rêve,
Et le proche avenir aperçu par tes yeux,
Comme un bel horizon limpide et spacieux
Contemplé d'un jardin où le soleil se lève...

Mais un soir héroïque a décidé ton sort.
Tocsins, clairons, rumeurs d'un sol, cris d'une foule,
Tu fus pris tout entier par cette grande houle,
Et roulas, dans son rythme, à l'appel de la mort.
Tu partis, fier et gai, comme vers la parade,
Pour tomber dans l'attaque où l'on sonne : En avant !
Ta mère, avec tes sœurs, sanglote : « Pauvre enfant... »
Mais plus d'un vieux sergent t'a nommé : Camarade. »

D'un jeune père de famille.

Toi qui t'endors, ayant rempli ta double tâche,
Ton destin, jugé triste, est pourtant le plus beau,
Car la vie et la mort ne t'ont point trouvé lâche.

Coureur viril et fier butant sur un tombeau,
Les fils que d'une heureuse épouse tu vis naître,
Vont, à tes doigts raidis, reprendre le flambeau.

Ils vont perpétuer ta pensée et ton être,
Et les chers compagnons qui t'ont fermé les yeux,
Dans leurs traits puérils sauront te reconnaître.

Gloire à ton sort fécond, béni par tes aïeux,
Qui pressant le temps bref, servit deux fois la France,
De l'amour magnifique au sommeil radieux :

Puisque donnant ton sang, ton souffle à sa défense,
Tu laisses, au foyer toujours vivace et fort
D'où le deuil n'aura point écarté l'espérance,

Des fils dignes de toi, pour la servir encor !

D'un paysan.

Quand, suivant le sillon d'un pas ferme et pesant,
Tu confiais au sol les semailles d'automne,
Ta sagesse n'osait prévoir, ô paysan,
Quel avenir, hostile aux rêves du présent,
Symbolisait ton geste égal et monotone...

Et qu'un jour, tu serais toi-même le bon grain,
Dans une glèbe en proie aux mortelles rafales,
Cousumé par la foudre, écrasé par l'airain,
Et dont le sacrifice obscur et souverain
Promet l'avènement des gerbes triomphales !

D'un Sénégalais.

Sur ce champ que la mort enseme ou défriche,
Arrête-toi, soleil, compatissant derviche...

Celui qui dort, pensif et seul, face au levant,
N'habita point nos bourgs français, en son vivant ;

Il ne défendait point sa maison, sa prairie,
Quand il tomba, mourant, dans la sombre tuerie ;

Et la terre, accueillante aux soldats de chez nous,
Parut froide à sa tempe et morne à ses genoux.

Au delà de la mer est sa contrée ardente ;
Le palmier, dans l'azur, y déroule une tente...

Mais sous le ciel du nord le feuillage est transi,
Et la rumeur des flots ne vient pas jusqu'ici.

Toi qui, du haut foyer où ton feu se dérobe,
Illumine la ronde incessante du globe,

Et l'embrase, en son cycle annuel, tout entier,
Soleil, à ce mort triste, accorde ta pitié !

Que ton scintillement vivace et magnifique
Lui fasse croire encore au dur été d'Afrique ;

Tu visitas son blanc désert, ses puits anciens :
Rends-lui, comme un rayon, le souvenir des siens.

Et si tu mets une ombre aux feuilles, dans l'air calme,
Qu'elle ait, sur son repos, la forme d'une palme...

D'un Hindou de l'armée anglaise.

Quand vingt siècles auront salué ces tombeaux,
L'histoire. où le passé prépare à la légende
Les traits et les couleurs d'éblouissants tableaux,
Attestera qu'on vit, sur la terre normande,
Camper des chefs hindous, bruns, somptueux et beaux.

Tu fus un de ceux-là, dont les chaudes prunelles
Rayonnèrent chez nous leur songe oriental
Qu'interrompt le tragique élan des sentinelles...
Et qui se recompose, après l'éclair brutal,
Dans la sécurité des ombres éternelles.

Dors. De ton sacrifice il n'est point oublieux,
Le sol dont la poussière intime t'enveloppe :
Puisque longtemps avant notre ère, tes aïeux,
Fils d'Asie, ont peuplé nos rivages d'Europe,
Et que leur souvenir t'accueille par nos yeux.

Puisqu'en mon cœur latin je crois sentir éclore
La fleur d'un idéal germé vers la Ganga ;
Que révéralit le feu, le silence et l'aurore,
Mon âme se rappelle avoir vécu déjà
Dans les murs fabuleux de Golconde ou Lahore ;

Et puisque j'ai voulu, — sachant par quel lien
Sont unis, à travers la funèbre distance,
Ton sommeil dans mon sol et mon rêve du tien,
— Que ton exil retrouve, en ces roses de France,
Le magique parfum du lotus aryen.



LES RESSUSCITÉS

« Ils se levèrent tous ensemble,
formant une grande armée. »

EZÉCHIEL.

« L'Esprit m'avait conduit au milieu des tombeaux.

Tertres hâtifs, marqués d'aventureux lambeaux,
Où deux brins de bois sec font une croix précaire ;
Cimetières des bourgs ravagés par la guerre,
Plus peuplés que les murs incertains des vivants,
Sombre auberge, accueillante aux roides arrivants ;
Tranchée obscure ayant la longueur de la plaine,
Où tout un bataillon, dans la nuit souterraine
Close aux reflets du sol comme aux rayons des cieux,
Semble perpétuer un guet silencieux,
Tandis qu'à quelques pas, dans la tranchée ouverte,
Un autre bataillon s'équipe, avant l'alerte ;
Funéraires jardins de l'horizon natal,
Où ceux qui sont venus mourir à l'hôpital

Bercent leur dernier somme en une ombre fleurie :
Tous ces autels des saints nouveaux de la patrie
M'apparaissaient, non point dans l'ongourdissement
Que doit seul avertir, au jour du Jugement,
L'éclat prodigieux de la trompe de l'Ange,
Mais soumis au destin des tombeaux que dérange
Le passage pressé d'innombrables convois ;
Car il en arrivait de partout à la fois,
Sur les routes du front, aux chemins de l'arrière,
Et mon rêve hantait ce vaste cimetière
Surplombé d'un ciel morne, indifférent, terni,
Où *Quelqu'un* cependant veillait, dans l'infini...

* * *

Alors, épouvanté de l'horreur continue
Que semblait tolérer le calme de la nue :
« Ta rigueur nous condamne ! affirmai-je à l'Esprit ;
Le triomphe du droit sur ton livre est écrit...
Mais de quel prix sera notre vaine victoire,
Si les meilleurs, entrés dans le champ de l'Histoire,
Et chassés par la mort du clair terroir humain,
Ne sont plus en nos rangs pour nous aider, demain ?
Que ferons-nous de l'or, des villes, du beau fleuve,
Si tous les conquérants périssent à l'épreuve ?
La France des matins futurs, que nous rêvions
Comme un navire ouvrant des vagues de rayons,
Abondamment pourvu de canons et de voiles,
Redouté du pirate et chéri des étoiles,
Pourra-t-elle cingler d'un lumineux essor,
Si l'équipage est faible et réduit par le sort ?
Il faudrait, pour qu'aux yeux émerveillés du monde
La splendide victoire offre une paix féconde,

Que les morts prisonniers de ce sol, sous ce ciel,
 Comme les ossements épars qu'Ezéchiél,
 Quand la voix du seigneur lui cria : « Prophétise ! »
 Vit s'animer soudain, tel un feu qu'on attise,
 Et retrouver chaleur, forme, ombre, mouvement,
 Il faudrait que ces morts revivent, Dieu clément !
 Ton peuple douloureux est digne d'un miracle... »
 Et le vent, qui semblait la bouche de l'oracle,
 Aspirant l'étendue immense, sur mon front
 Lança ce mot libérateur : « Ils revivront ! »

* * *

« Si ton œil ne voit point surgir du sol des tombes
 Leurs spectres dont l'étroit linceul blanchit les lombes,
 Ne dis pas que mon ordre est faux ou sans effet :
 Ils revivront, ces morts... non pas morts tout à fait.
 Ainsi qu'un pèlerin magnifique, partage
 Dans un festin d'adieu, son rapide héritage,
 Le héros qui s'abat lègue à ses pairs, debout,
 Sa vaillance et son rêve exaltés jusqu'au bout ;
 Et qui reprend une arme où la lutte s'atteste,
 Sent qu'il remplit un pacte et continue un geste.
 Sont-ils morts tout à fait, dans l'esprit et la chair,
 Quand leur plus grave empreinte ou leur don le plus cher
 Subsiste au cœur tragique et résigné des veuves ?
 Quand leur nouvelle vie, avec des forces neuves,
 Va fleurir dans les yeux, les lèvres et les bras
 De leurs fils derniers-nés, qu'ils ne connaîtront pas !
 Regarde, sur la terre où leur cendre repose,
 S'allonger un soleil de rouge apothéose,
 Ivre d'avoir pompé, jusqu'au soir, trop de sang...
 Songe, en ce crépuscule, au jour éblouissant

Que la prochaine nuit ourdira dans ses mailles,
Aux gerbes que vaudront de si lourdes semailles,
Et comme ils seront purs, ardents, fermes et beaux,
Les foyers reconstruits sur de pareils tombeaux !
Le flot évaporé se transfigure en prisme,
Et le héros tombé suscite l'héroïsme.
O vous qui déplorez d'avoir vu, dans vos rangs,
Les vides s'élargir aux places des plus grands,
Sachez que toute armée épaisse et corporelle,
Dès le second assaut, entraîne derrière elle
Une armée invisible aux bataillons flottants,
Phalange de légers et divins combattants
Qui sont ses morts, sabrant la horde des peurs lâches,
Accomplissant la part surhumaine des tâches,
Et veillant si les fronts croulent, appesantis...
Ne sanglotez donc plus : « Les meilleurs sont partis ! »
Quand leur présence intime en vos groupes demeure,
Et puisque dans le même espace, à la même heure,
Pour la même croyance et les mêmes desseins,
Une communion de héros et de saints,
Joint les morts aux vivants, et les tentes aux tombes ! »

Un grand souffle, ébranlant les cimes et les combes,
Et peut-être, animant jusqu'aux spectres roidis,
Parcourut l'horizon funèbre... et j'entendis
Une voix qui sortait de l'ombre remuée,
— Etait-ce de l'abîme ou bien de la nuée ?
Jeter ces mots, puissants comme un coup d'éperon :
« Rebâtissez, vivants, les morts vous aideront ! »



L'ANNONCE

... Et voici que le vœu dont s'enchaînaient leurs voix
Depuis quatre ans, se brise... et qu'éparses ou proches,
Chacune en sa paroisse et toutes à la fois,
Elles vont résolvant nos espoirs et nos fois :
Les cloches !

Et voici qu'attestant l'émoi de chaque seuil,
— Qu'un retour imminent lui promette la joie,
Qu'une absence éternelle en consacre le deuil,
Un drapeau spontané, fleuri comme un glaïeul,
S'éploie !

O Toi qu'on n'osait plus espérer qu'en tremblant,
Toi, pour qui les héros de l'actuelle Histoire,
Frappés, mais non vaincus, mouraient en t'appelant,
Tu cours... Toi dont le pas était jugé trop lent :
Victoire !

Chaque rameau tendu rêve d'être un laurier
Pour couronner ton casque, et saint Martin de France
Jette, du fond du ciel, son manteau tout entier,
Afin qu'en nos chemins offerts, ton noble pied
S'avance...

Ah ! qui pourrait pleurer sur son propre destin ?
Qui des vivants rétracterait un sacrifice ?
Quand, l'un l'autre éveillés du somme clandestin,
Les morts vont se disant : « Ce jour nous fait enfin
Justice ! »

Et sachez que j'ai vu, — le cœur me bat encor..
Un drapeau déborder le mur du cimetière :
Comme si, pour brandir dans un posthume effort
Le suaire éclatant où s'enroulait son corps,
L'un deux avait troué soudain, — l'un de ces morts,
La terre !

11 novembre 1918.



SOIR DE FÊTE HÉROIQUE

Le vol double et plané qui croisait sur la ville,
Mêlant l'aile de toile à l'aile de duvet,
Tourne et s'efface au fond du soir presque tranquille;
Vois : le drapeau dont ta fenêtre se revêt,
N'est plus qu'un fuseau sombre, au vent froid qui l'effile...

Invisible bientôt, tu l'entendras frémir.
Pareillement, l'émoi de ton cœur taciturne
Qui perd l'écho du jour, mais non le souvenir,
Se prolonge malgré l'apaisement nocturne,
Et ta veille ne veut oublier, ni dormir.

Laisse la foule, au loin, triomphalement ivre,
Jusqu'à l'aube, épuiser sa roulante clameur ;
Toi, recueille ce jour, qu'il fut si beau de vivre !
Pense à ceux qui sont morts. Pense à celui qui meurt
Du dernier coup tiré, quand la paix allait suivre...

* * *

Pense à toi-même aussi. Tu le peux, tu le dois ;
Car ton destin n'est point ta chose personnelle,
La coupe à protéger ou rompre sous tes doigts,
Selon qu'un flot limpide ou troublé tient en elle...
C'est pour d'autres, surtout, qu'il faut penser à toi.

Parce que tu n'ais rien... presque rien fait, qu'attendre
Le jour prodigieux conquis par les plus forts,
Tu sens, sur ta fierté gratuite, descendre
Un assombrissement qui ressemble au remords...
Méritais-tu cette heure ? Y pouvais-tu prétendre ?

Ah ! que loin d'affaiblir ta soucieuse ardeur,
Cet aveu d'indigence éloquemment t'exhorte :
C'est quand le don reçu paraît une faveur,
Que pour s'en rendre digne, ô notre âme, il importe
De le remériter à force de ferveur !

* * *

Plus que jamais, la vie est grave, ample et profonde ;
Nul ne peut l'accueillir d'un geste détaché.
Quand le champ s'ouvre, immense, où la moisson abonde,
Pour la fourbe paresse et le talent caché
Du mauvais serviteur, il n'est de place au monde.

Le simple et lourd honneur de respirer encor
Sur un sol investi d'une gloire sacrée,
Peuplé par les vainqueurs et veillé par les morts,
De leur œuvre te rend solidaire, et te crée
Un devoir dont l'orgueil allègera l'effort.

La vie est grave... et belle ! où chacun, tour à tour,
Eût-il désespéré de sa propre aventure,
Rentre en pleurant d'émoi, d'allégresse et d'amour,
Comme, sous l'arc de l'ère accomplie ou future,
La France au front lauré rentre à Metz et Strasbourg !

17 novembre 1918.



EN PÈLERINAGE

I. — SUR LE RHIN

A Madame Juliette Adam.

Quand j'atteignis la crête émouvante du pont,
Le soldat bleu — couleur des Vosges, — qui répond
Du passage de cette rive :
« Vous n'êtes point d'ici ? devina le soldat ;
— Non, pour *le* voir, (mon geste à ma parole aida,)
C'est de loin, très loin, que j'arrive... »

Tordant son triple flot contre un double pilier,
Roulait ce Rhin rapide, et noble, et régulier,
Qui tient enfin dans notre verre !
Et du fleuve aperçu je détournais mes yeux :
Car j'y sentais monter ces pleurs religieux
Où l'enthousiasme s'avère.

Ah ! voir au pied d'un pont, pour la première fois,
Couler ce Rhin français, voulu par notre foi
Et revendiqué par nos armes,
C'est, dans la vie, un vaste, un merveilleux moment,
Et qui vaut bien, — soldat muet d'étonnement,
Le trouble spontané des larmes...

Tel je l'avais rêvé, tel je le reconnus.
J'allais, au fil de l'eau, tremper mes poignets nus,
Glorifiés par ce baptême ;
Comme en un coquillage empli du bruit marin,
Dans ma paume entr'ouverte, oui, j'écoutais le Rhin
Chanter son fluvial poème !

Des mouettes, oiseaux de long et large vol
Pour qui la houle instable est sûre comme un sol,
Ramaient entre les deux rivages ;
Et, flottille menue au patient trajet,
Dans l'écumeux sillon d'où leur col émergeait,
Louvoyaient les canards sauvages .

La Forêt-Noire assombrissait, à l'horizon,
Son burg maudit, dont la suprême trahison
A consommé la déchéance...
Et derrière l'Alsace heureuse, s'avavançait,
Pour voir superbement couler ce Rhin français,
Sur l'autre bord, toute la France !

J'imprégnais mon regard de sa glauque splendeur ;
J'aspirais, à plein souffle avide, son odeur

Florale, iodée ou saline...

Et je le comparais, le pesant dans mes mains,
Aux fleuves de chez nous, ces quatre vifs chemins
Qui vont vers les cités marines :

« Il est plus vert que notre Rhône ; il est plus grand
Que notre Seine, où plonge un Paris transparent ;

Il est plus prompt que notre Loire...

Il est l'aïeul issu d'un primitif sous-bois,
Qui, libérant son onde où la lumière boit,
Resplendit d'une jeune gloire ! »

Et le ciel se penchait, comme amoureuxment,
Sur le fleuve plus clair d'être moins allemand,

Dont l'âme nouvelle s'ébauche ;

Blasonnant l'eau profonde où son reflet s'inscrit,
Un drapeau, pointé droit, tel un glaive fleuri,
Commandait à la rive gauche.

La rive droite était morne et sans pavillon...

Or, venu du côté français, un avion

Que le lointain rend minuscule,

Survola de très haut les peupliers du bord,
Occupa, d'un tranquille et triomphal essor,
Le ciel vide du crépuscule !

II. — AU BORD DU CANAL

Ce n'est rien qu'un miroir d'eau lisse, où le passant
Voit les peupliers joints arquer leurs souples stèles ;
Rien qu'un ruban de ciel proche et rafraîchissant,
Offert au flexueux rondeau des hirondelles.

Ce n'est que ce paisible et patient canal,
Où le matin essore un linge ourdi de brume ;
Où le soleil du soir flambe comme un fanal
Qu'une barque tardive et soupçonneuse allume...

Si tu viens cependant reposer sur ses bords
Tes yeux meurtris par la poussière de la ville,
Et t'amuser à voir, le long du petit port,
Les énormes chalands louvoyer à la file ;

Dans cet humble canal, plus discret qu'un ruisseau,
Plus étroit, en son lit fermé, qu'une rivière,
Discret comme un vivier, étroit comme un berceau,
Reconnais l'artisan de l'œuvre la plus fière :

Puisque son cours factice, au but double et lointain,
Qu'un fleuve parallèle accompagne ou devance,
Baignant le pays welche après le sol latin,
Unit l'Alsace blonde à la brune Provence !



III. — DU VIEIL-ARMAND

Le sol vert et floral où, posant ma main nue,
J'absorbe la fraîcheur d'un fin ruissellement ;
L'ombre des pins croisés sur le bleu de la nue,
Que le bleu fraternel des Vosges continue.

Le chemin forestier, dont le déroulement
S'interrompt, écrasé par quelle âpre battue ?
Les premiers troncs meurtris par quel sûr foudroiment ?
Les premiers fils révélateurs : le Vieil-Armand...

* * *

Mais au delà du flanc taciturne, où s'arrête
Le sous-bois qui riait encor, vert et doré,
Il faut monter, monter jusqu'à la triple crête,
Où tout arbre durcit un végétal squelette ;

Il faut sonder l'horreur de ce volcan pétré
Où l'on voit, tant la tombé est ici peu secrète,
Sur un tertre à la taille humaine mesuré,
La semelle à gros clous du mort mal enterré...

* * *

Combien l'Alsace, au loin, est pensivement belle!
Ses clochers nets, issus de ses bourgs vaporeux,
Rendent ce témoignage ouvrant l'ère nouvelle,
Qu'il valait de mourir en combattant pour Elle.

Ici, la tombe éparse et le désert pierreux ;
Là-bas, l'ombre et le puits, le champ et la javelle...
Et cet été fécond, remembré, presque heureux,
Nous le savions déjà, fut possible... par Eux !

* * *

Mais songeant, aujourd'hui, qu'à cette étroite place
Où la double partie atteint son plus haut bord,
L'un des nôtres, peut-être, en tombant pour l'Alsace,
A contemplé ce ciel infléchi, face à face :

J'éprouve le sévère et solennel remords,
Sans permettre qu'en moi l'égoïsme l'efface,
De sentir sous mes doigts mon cœur battre aussi fort,
Et d'être une vivante, au milieu de ces morts !

* * *

Le crépuscule ambrait la sente forestière,
Dont un rayon perdu poursuit la profondeur...
Mais pour que nul, trompé par l'herbe ou la lumière,
N'oubliât qu'il foulait le sol d'un cimetière :

Au parfum captieux de la futaie en fleur
Où sourd et se répand la sève nourricière,
Se mêlait, dans l'air clos, l'inexprimable odeur,
Conduite par le vent, ce fébrile rôdeur,

De tout ce qui n'est pas encor cendre et poussière...



IV. — PIEDS NUS

A Marie Sahutié.

Les petits pieds nus des enfants d'Alsace
 Courent sur la place,
Où leur souple élan pèse moins au sol,
 Que l'ombre d'un vol
Ne pèse au chemin bleuté de l'espace.

D'un pas élastique et rebondissant,
 Ils s'en vont, dansant
Sous les merisiers des joyeuses routes,
 Dont l'herbe veloute
Le talus qui fuit en s'amincissant...

Puis vers les ruisseaux, dans le voisinage
 D'un pèlerinage,
Ils viennent s'ébattre au clair des bassins,
 Où de graves saints
Couronnés de fleurs, penchent leur image.

Fut-il, sous ce ciel où flotte un bouleau,
Plus riant tableau
Que ces petits pieds, baignant leur idylle
Dans la grâce et l'eau
De saint Nicolas ou de sainte Odile ?

Plus loin, sur la pente aux pierreux lacets,
Trois cents morts français,
Sous un grand drapeau, dorment côte à côte...
Et la pente est haute,
Où leur téméraire assaut s'élançait.

— Terre, sois bénie et fière entre toutes !
Terre qui ne doutes
Du deuil des vivants, de l'espoir des morts,
Et n'as de remords
D'un jeu dont le rythme à ton culte ajoute.

Sois fière et bénie, ô terre où nos preux
S'éveillent, heureux,
Dans l'illusion d'un baiser fugace...
Quand tournent sur eux
Les petits pieds nus des enfants d'Alsace !



V. — SUR UNE PETITE ROUTE FLEURIE

A Madeleine, Renée et Suzanne Claudin.

Avec ses pommiers, dont les branches
Recroisent leurs fleurons neigeux,
Comme de flexibles mains blanches,
Jointes pour le plus haut des jeux ;

Avec l'étroite perspective
Des talus moirés de gazon,
Où va la route fugitive
Que semble absorber l'horizon ?

Je l'ignore, mais j'imagine
Qu'elle est le souple et vif ruban
Jeté sur la France voisine,
Par l'Alsace au rire tremblant...

Telle une ingénieuse allée
Nouant deux jardins amicaux,
Franchit la barrière écroulée
Dont nul ne veut plus être clos :

Je devine qu'elle prolonge
Sa fuite ombreuse et ses lacets
Par delà sa province, — et plonge,
Jusqu'au cœur du pays français !

Et je voudrais qu'on la désigne,
Malgré son cadre un peu restreint,
Pour servir au retour insigne
De ceux qui reviendront du Rhin.

Puisque aucune n'est assez grande
Des routes menant vers Paris,
Pour ces cavaliers de légende,
Armés, poussiéreux et fleuris ;

Que du meilleur chemin l'on doute...
Pourquoi ne pas leur consacrer
Cette blanche petite route
Où veille un silence doré ?

Par elle, ils rentreraient en France
Comme ils retourneront, un soir,
Dans le jardin de leur enfance,
Où nul n'espérait plus s'asseoir...

O la riante apothéose !
Tous les clochers de tous les bourgs,
Dont le chant successif compose
Un angélus de tout le jour ;

Se répondraient de proche en proche...
Et les zélés paroissiens
Lanceraient, aidés par leurs cloches,
De longs vivats alsaciens !

Au bord des champs, les jeunes filles,
Pour fêter ces triomphateurs,
Brasseraient, à pleines faucilles,
De fraîches javelles de fleurs.

La voie où s'avance leur course
Irait toujours s'élargissant,
Comme un fleuve entraîne sa source,
Quand vers l'estuaire, il descend.

Puis viendraient d'autres paysages,
Des lieux et des noms différents,
Et sur les portes, des visages
Déjà connus, presque parents...

Car la cloche qui les acclame
Depuis Metz, Colmar ou Strasbourg,
Avertirait, ô Notre-Dame,
Le bourdon logé dans ta tour ;

Car la route aux branches croisées
Où le trajet semble un repos,
Annoncerait, Champs-Élysées,
Votre ombre faite de drapeaux ;

Car l'humble portique de feuilles
Empreint d'une odeur de verger,
Où l'on voit, si peu qu'on le veuille,
Une arche d'honneur s'ériger :

Serait l'ébauche et le prélude
Du seul grand Arc — et son chemin,
Où *la Marseillaise* de Rude
Va les environner, demain !

Juin 1919.



L'APOTHÉOSE

DES MORTS

La nuit fut toute aux Morts, tel un temple voilé...
Ceux qui ne devaient point, dans l'émouvante aurore,
Franchir l'Arc triomphal dont la pierre sonore
Rythme sa *Marseillaise* au pas du défilé;

Ombres pour qui la Gloire amoureuse a filé
Un linceul de lumière où l'encens s'évapore,
Dormirent -- quand leur œuvre après eux s'élabore,
Sous cet Arc de l'Etoile et ce ciel étoilé.

Dressant sur le bloc pur qu'offenseraient les larmes,
Leurs ailes d'avions, lisses comme des armes,
Les Victoires, aux bas reliefs, citaient des noms...

Et Paris, dont le zèle héroïque devance
L'heure sonnée au bronze éloquent des canons,
Paris, debout, veilla tous les Morts de la France!

DES VIVANTS

Quand nous les avons vus, ces soldats et ces chefs
Qu'attendait le grand vide éblouissant de l'Arche,
Dérouler au soleil leur libre fresque en marche,
Près du fixe et profond dessin des bas-reliefs ;

Le marin possédant Paris comme une nef,
Le vieux zouave portant barbe de patriarche,
Le mutilé qui fier de sa béquille, marche,
L'émir au fin cheval dont sonne le trot bref ;

Quand nous les avons vus dans les Champs-Élysées,
Nos fantassins, foulant des roses érasées,
Présenter nos drapeaux meurtris... ce fut vraiment

Comme si notre Rêve épousait notre Histoire,
Comme si nous baisions enfin, à ce moment,
Sur sa bouche brûlante et pure, la Victoire !

14 juillet 1919.

PAX

*... Et c'est encor la Vie irrépressible,
Qui bat son rythme au cœur de chaque bourg...
C'est le travail, ancien comme la Bible,
De la moisson, du troupeau, du labour.*

*Dans le verger, c'est la cueille des pommes;
Puis la vendange, où ruisselle un pressoir;
Et c'est le pas content des jeunes hommes,
Qui réjouit le silence du soir.*

*C'est, le dimanche, autour de la grand'messe,
Le frais éclat des yeux et des rubans;
Puis c'est la danse où s'émeut la jeunesse.
Quand les aïeuls devisent sur leurs bancs.*

*C'est, sur la ville, un écho de musique
 Charmant la fièvre où son peuple se plaît...
 Jeu citadin ou liesse rustique,
 C'est la douceur de vivre, c'est la paix !*

*Comme autrefois, c'est la grâce française
 Qui flue, intacte, en un vent vagabond ;
 C'est le plaisir de respirer à l'aise
 L'air de chez nous, vibrant clair, fleurant bon.*

*Mais ce plaisir, quand au deuil il succède,
 Plaisir si simple et si facile, avant,
 Ah ! de quel cœur il faut qu'on le possède,
 Oui, de quel cœur généreux et fervent !*

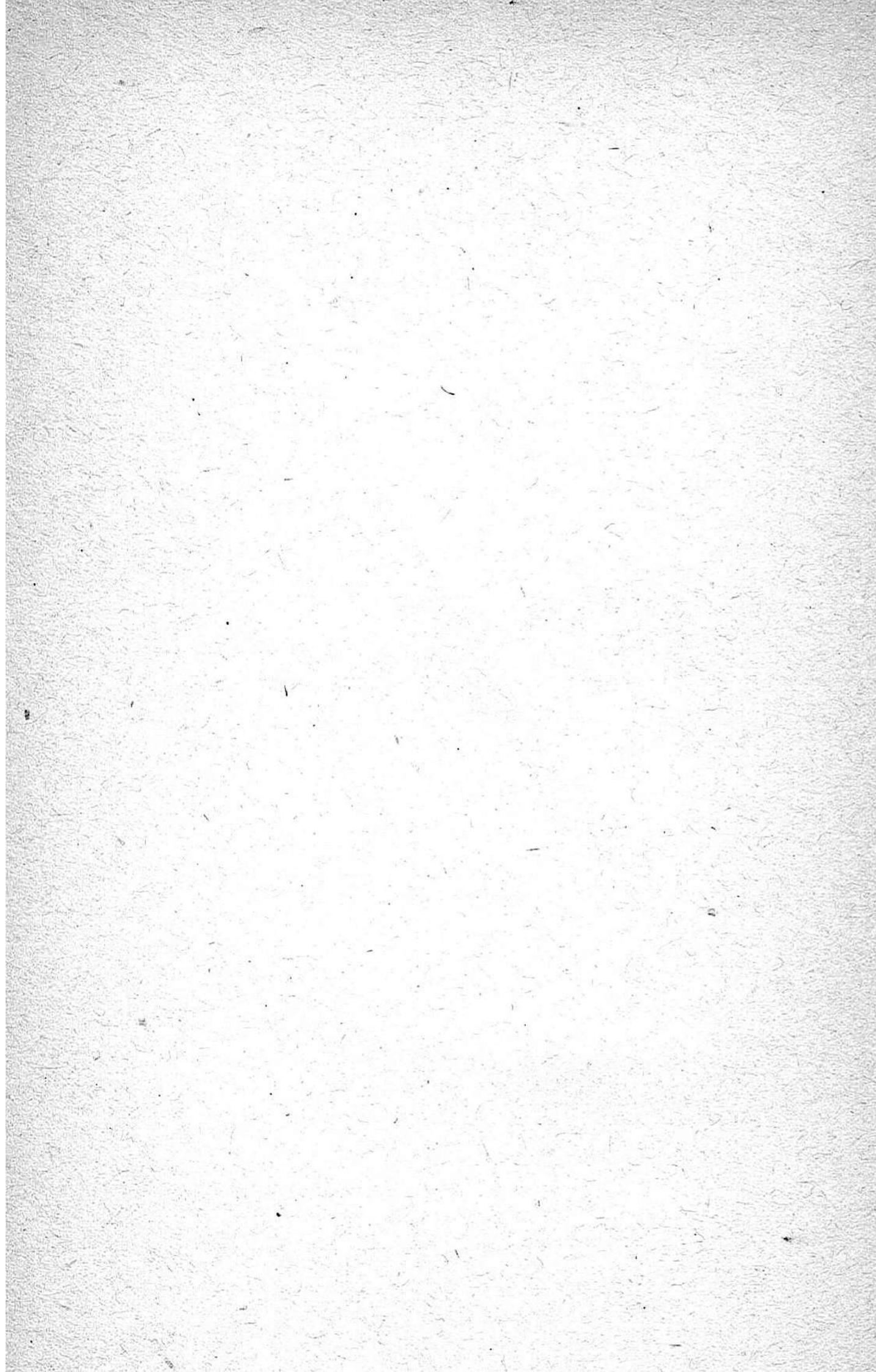
*Que de tendresse et de reconnaissance,
 De zèle exact et fécond en efforts,
 Il faut qu'on garde, et surtout, qu'on dépense
 A s'acquitter envers vivants et morts :*

*Pour que chacun se pardonne en soi-même,
 — Chacun de ceux qui n'ont rien immolé,
 Sa propre vie au sein de ce qu'il aime,
 Son bonheur grave et de remords mêlé...*

*Et goûte enfin, dans la persévérance
 D'une ferveur qui ne craint nul excès,
 A souffle plein, l'air lumineux de France,
 Comme à plein cœur, l'amour du nom français !*

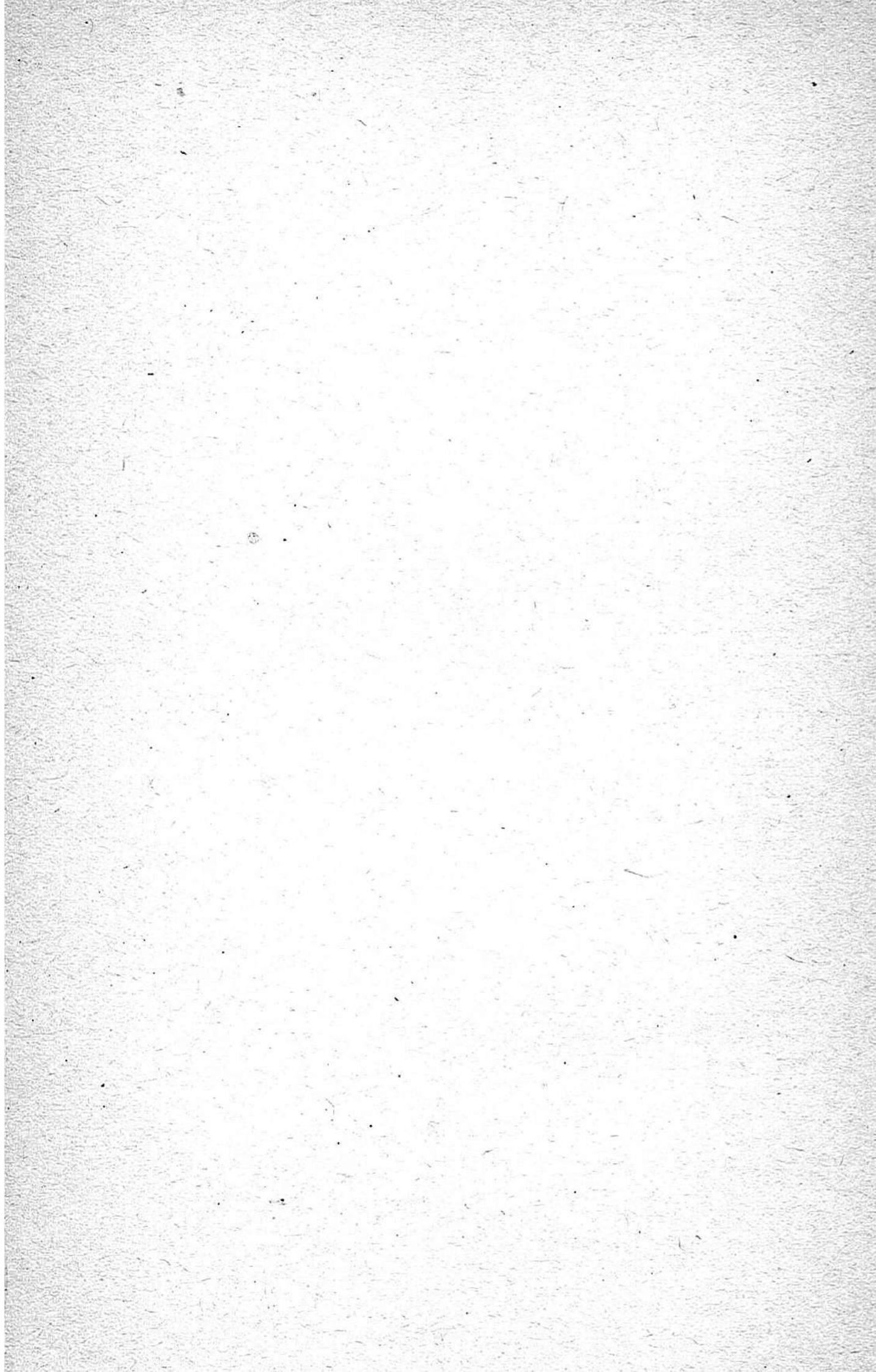
Septembre 1919.

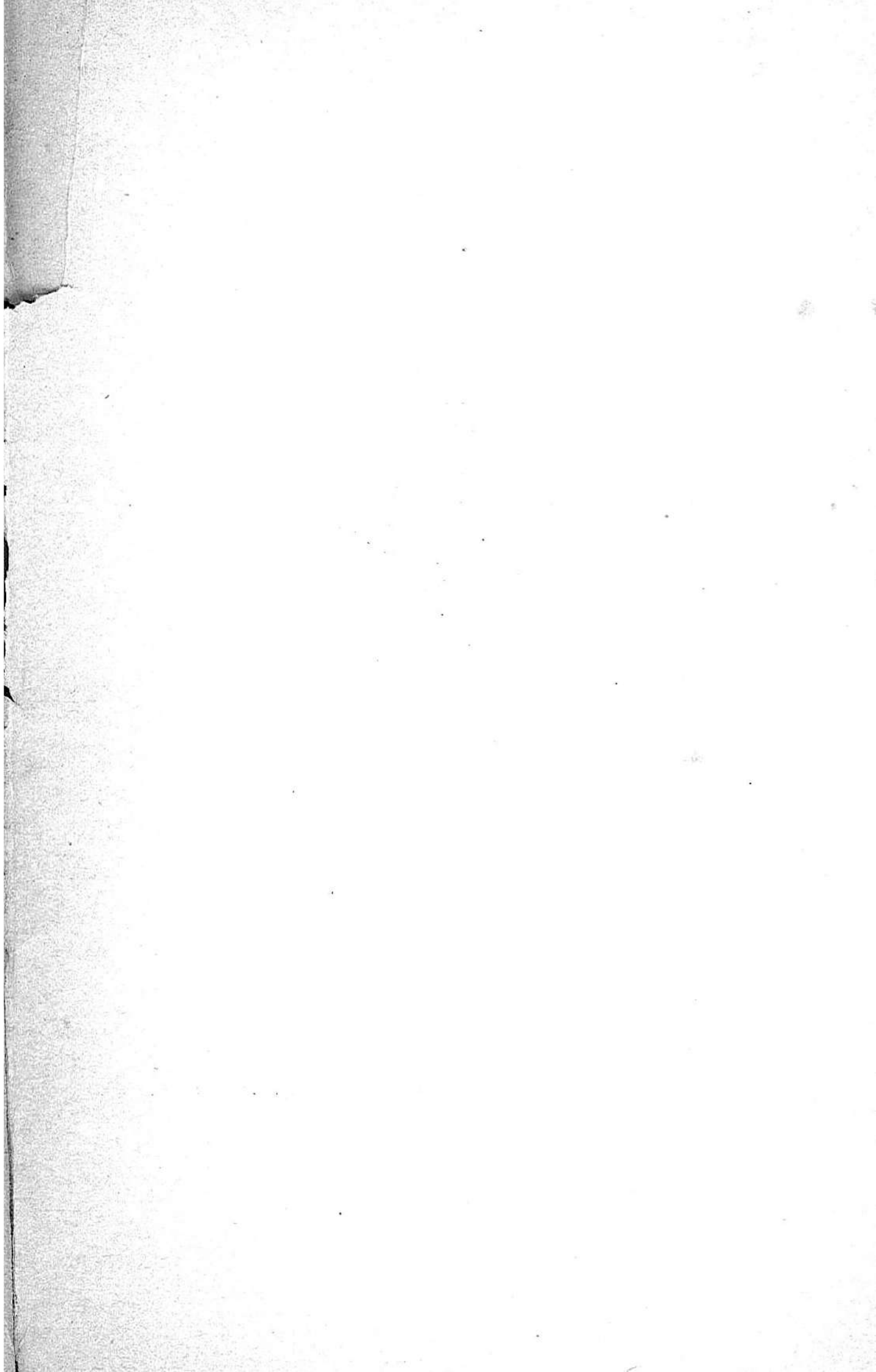
TABLE

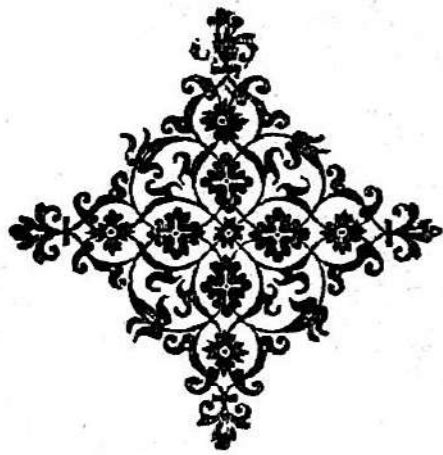


TABLE

	Pages
Liminaire.....	5
Samedi, 1 ^{er} août 1914.....	7
Train nocturne.....	12
Paysannes.....	13
Un pauvre homme.....	15
Visages.....	18
La garde au ciel.....	21
Pour la Victoire.....	25
Epitaphes.....	29
Les Ressuscités.....	34
L'Annonce.....	38
Soir de fête héroïque.....	40
En Pèlerinage : Sur le Rhin.....	43
Au bord du canal.....	46
Du Vieil-Armand.....	48
Pieds nus.....	51
Sur une petite route fleurie.....	53
L'Apothéose : Des Morts.....	57
Des Vivants.....	58
Pax.....	59







Imp. Jouve et C^{ie}, Paris